Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 11

Artikel: Le soldat à la rose
Autor: Y.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570555

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le soldat à la rose

C'était un samedi soir à Auxonne. Sur la place, du côté de l'église, une fête foraine créait une joyeuse animation. Des soldats passaient en bande, superbes et rieurs avec des fleurs en papier à leur uniforme. Des garçons de l'endroit chahutaient les filles qui se laissaient faire en souriant. Sur une piste brillante les autos-scooter s'entrechoquaient dans un bruit infernal. Des coups de carabines claquaient, des pipes en terre volaient en éclat et des poupées habillées de plumes s'écroulaient dans la poussière. Des manèges en forme de monstre tournaient à toute vitesse. Une musique violente s'échappait d'un carroussel de chevaux de bois. Sur les petites tables vertes d'une buvette, les verres étaient remplis de ce vin de Bourgogne clair et ardent qui échauffait les esprits et les sens. Il y avait beaucoup de joie et dans l'air flottait un parfum de caramel et de berlingot.

J'avais regardé cette fête sans y participer, puis lentement j'étais allé m'accouder au comptoir d'un stand de tir. Le tenancier avait déposé près de moi une boîte pleine de plombs et je jouais à faire mouche sur un carton. A mes côtés, un soldat sans calot et dont les cheveux noirs flottaient au vent, épaulait sa carabine avec une grande habileté. Après avoir visé un instant, en pinçant légèrement les lèvres, il appuya sur la gâchette et un petit trou se dessina sur le papier juste sur un as de pique.

— «Bravo!» lui dis-je.

Il se tourna vers moi avec un petit sourire au coin des lèvres.

— «Tu es adroit!»

Il passa une main sur son uniforme:

— «C'était mon métier», dit-il en épaulant à nouveau, et un petit claquement sec déchiqueta l'as de trèfle.

— «Tu fais mouche à tous les coups?»

— «Pas toi?» fit-il moqueur.

Je mis un plomb dans la culasse de mon arme et je visai son carton où il ne restait que l'as de coeur. Je tirai. Il s'exclama:

— «Mais . . . C'est dans mon coeur!»

Je me tournai vers lui et murmurai en fixant mes yeux dans les siens:

— «Il m'arrive de tirer dans le coeur des garçons.»

— «Ah!» dit-il stupéfait, «et quand tu les blesses?»

— «Quand je les blesse, et bien, je les garde . . . Pour les soigner.»

Ses yeux étaient brillants, et sa bouche si ferme que j'avais envie de l'embrasser. Mais nous restions debout à nous regarder sans rien dire et je me demandais s'il n'allait pas crier: «Je ne veux pas de cet amour de garçons.» Mais dans ses prunelles passait une petite lueur. Alors j'ai souri et je savais que mon sourire le désarmerait. Il dit très simplement en rougissant:

— «Mon coeur est blessé, tu veux le guérir?»

J'ai posé doucement ma main sur son bras:

— «Alors viens.»

Le forain nous regardait sans comprendre, nous lui avons réglé nos dépenses et nous sommes entrés dans la fête. Des enfants couraient en criant. Des soldats parlaient d'amour aux filles. Les manèges tournaient

toujours et, sur la foule, des haut-parleurs déversaient des airs à la mode frais et jeunes comme des brises de printemps.

Il sortit son calot de sa poche et le posa sur ses cheveux.

— «Tu as un chagrin d'amour?» lui demandai-je.

— «Non, fit-il, pourquoi?»

— «Tu m'as dit que ton coeur était blessé.»

Il hésita, regarda autour de lui si personne ne l'écoutait et posant à nouveau son regard sur moi:

— «Par ton sourire, peut-être.»

Nous avons continué à marcher en silence et, par un petit chemin, nous avons quitté la ville. Dès que nous avons été environnés par l'ombre, il a pris ma main.

Plus loin, nous nous sommes étendus dans l'herbe. Des flons-flons de musique nous parvenaient par vague, comme le parfum de la mer le soir dans les ports. Les lumières de la ville laissaient dans le lointain un halo lumineux.

Nous restions là sans bouger, sans dire un mot. Nous avions l'air d'être deux forces dans un silence immense. La ville nous avait délivrés en isolant nos présences, mais notre solitude nous angoissait. J'entendais sa respiration irrégulière et il devait entendre la mienne. La nuit devenue lourde nous avait pris dans son étau. Je crois que nous aurions désiré qu'un fait vienne interrompre nos questions muettes, le pas d'un promeneur attardé, le cri d'un oiseau ou seulement le bruissement d'un insecte. Mais il n'y avait que nos coeurs qui battaient, que le sifflement de nos respirations et nos mains qui tremblaient peut-être. Nous n'osions pas rompre ce silence où grandissait un amour inconnu fait de désir et d'épouvante. Ses doigts ont glissé vers ma jambe et il m'a caressé. J'ai laissé rouler sa tête sur mon épaule et, mes lèvres contre son oreille, je lui ai demandé:

— «Alors ton petit coeur est guéri?»

— «C'est drôle, mais quand nous nous sommes rencontrés et que tu m'as souri, j'ai eu mal dans la poitrine. C'était la première fois qu'un garçon me souriait comme . . .» Il hésita un peu «. . . Mais ton sourire semblait plus sincère que celui des filles.»

Je regardais le ciel et ses myriades d'étoiles.

— «Plus sincère, c'est possible, et tu es venu. C'est peut-être ce qu'il y a de merveilleux dans cette histoire que tu sois venu sans te poser de questions».

Il soupira un peu.

— «Je t'ai suivi . . . Toi, un garçon . . . Mais dans tes yeux il y avait tant de chaleur et dans ton corps cette transparence d'un corps de fille m'a affolé. Et puis . . .»

— «Et puis?» demandai-je doucement.

— «Un copain disait un jour que les soldats étaient les mâles des hommes.»

— «Alors tu as voulu savoir?»

— «Oui.»

Je n'ai rien dit tout de suite mais je me suis raidi pour ne pas me lever et j'ai murmuré d'une voix cassée:

— «Alors, je ne serai qu'une illusion et toi qu'un peu de rêve.»

— «Non . . .» Il m'a enlacé de ses bras. «Non, tu es peut-être ce que j'attendais puisque je n'ai jamais aimé . . . Mais nous ne le saurons pas ce soir.»

Je me suis abandonné à son étreinte. Ses mains lentement ont dégrafé ma ceinture. Les boutons de son uniforme m'éraflaient le dos. Mes jambes étaient prises dans ses jambes et mes mains dans ses mains. Nos respirations s'étaient précipitées, il râlait un peu et je geignais doucement. La nuit qui nous était hostile quelques instants auparavant s'était peuplée de mille rayonnements dont nous étions le centre. La pression du soldat s'est faite plus forte et je me suis crispé, puis nos muscles se sont relâchés et j'ai glissé à ses côtés. Le ciel avec ses constellations magiques s'était ouvert et il brillait de mille feux. A mon angoisse avait succédé un grand calme et à mon désir une sorte de bonheur. Il a seulement murmuré:

— «Je suis heureux, tu sais.»

Son visage était tourné vers le ciel. Son calot avait roulé à terre et ses cheveux étaient collés de transpiration. Dans les plis de son uniforme tout défait j'ai deviné que sa peau était bronzée. Ses yeux brillaient étrangement; ses yeux qui étaient en ce moment les étoiles d'un ciel qui n'appartenait qu'à moi.

Nous sommes revenus vers la ville en nous tenant par la main. La fête était terminée. Nous étions les mariés de cette soirée et nous allions lentement vers la caserne. Quand nous sommes arrivés près de la porte où une sentinelle en arme montait la garde, en me regardant avec ses grands yeux il a dit:

— «Je suis très heureux, tu sais.» Il ajouta: «Tu seras là demain soir?»

— «Oui», murmurai-je.

Il enleva la rose de papier qui était à sa fourragère et me la tendit.

— «Tiens,» dit-il, «je n'en ai pas d'autre.»

— «Si tu y mets ton amour, elle sera belle et elle vivra.»

— «Garde-la en souvenir d'un soldat dont tu as blessé le coeur un soir à Auxonne.»

— «Et je pourrai dire: de mémoire de rose on aura vu naître un amour.»

Et nous nous sommes quittés.

En revenant vers mon hôtel, je suis repassé par la fête foraine. Les petites baraques étaient éteintes. Des toiles cachaient les manèges. Les petites voitures scooter étaient alignées comme pour une parade. Sur les petites tables vertes, les chaises étaient rangées. La musique s'était tue. Les odeurs de caramels et de berlingots avaient disparu. Dans un baquet rempli d'eau, resté là, un petit marin en peluche était noyé et son visage dont les yeux ne s'étaient pas fermés, regardait les étoiles. Des fleurs en papier gisaient dans la poussière, piétinées comme après une bataille. Au loin l'aurore blanchissait; le jour allait se lever et il ne resterait plus qu'un souvenir de fête entre les baraques tristes.

Je repassai devant le stand de tir, maintenant silencieux, et il me sembla entendre le soldat s'exclamer: «Mais . . . C'est dans mon coeur.» Pourtant c'était dans le mien que j'avais tiré. Mes doigts jouaient avec la rose. Je la portais à mes lèvres, elle sentait la sueur, je l'ai respirée lon-

guement pour y retrouver le parfum du garçon. En traversant la place de l'église, je me suis surpris à fredonner:

«La fleur que tu m'avais jetée.»

«Dans ma prison était restée. . . .»

A pas lents, le souvenir au coeur, le sourire aux lèvres, j'ai regagné mon hôtel en songeant au lendemain. Y. C.

Robert de Montesquiou

L'époque 1900 est décidément à la mode. Maurice Rheims a consacré deux livres, remarquablement illustrés, l'un à «L'objet 1900», l'autre à «L'art 1900». Philippe Jullian a exhumé, lui, non pas un objet rare mais un personnage assez extraordinaire, d'une espèce révolue et qui défraya la chronique scandaleuse de cette époque: Robert de Montesquiou [1].

D'aucuns prétendent que le seul titre de gloire de cet esthète trop précieux est d'avoir servi de modèle à deux personnages remarquables de l'histoire des Lettres: celui de des Esseintes décrit par J. K. Huysmanns dans «A rebours», et surtout celui du Charlus de Proust. Mais il faut aller au delà du personnage de dandy un peu ridicule, cible des caricaturistes de l'époque, sanglé dans des gilets extravagants; et Philippe Jullian nous permet de retrouver l'esprit (souvent caustique), l'intelligence aiguë et surtout le goût de la Beauté qui sont la marque de Montesquiou.

Il appartenait par son père à une illustre famille, celle des Montesquiou-Fezensac, qui remontait jusqu'aux Mérovingiens et qui avait compté le célèbre d'Artagnan et «Maman Quiou», la nourrice du Roi de Rome.

Son rang et son esprit lui ouvraient, très jeune, les portes des salons du Faubourg Saint-Germain où Proust aura tant de difficultés à se glisser.

Ses premiers vers sont appréciés par Mallarmé, José-Maria de Hérédia, puis par Gustave Moreau et par Sarah Bernhardt. Bientôt, il publiera «Les hortensias bleus», «Les chauves-souris», «Le chef des odeurs suaves», où des poèmes trop précieux, aux vocables compliqués comme les fleurs ou les bijoux qu'il affectionne, voisinent avec de fort beaux vers, dignes des plus grands poètes, et auxquels il me semble que Philippe Jullian ne rend pas assez justice.

Le goût de Montesquiou pour les intérieurs somptueux, chargés de bibelots rares et d'objets anciens de diverses époques nous paraît maintenant relever du bric-à-brac, mais son amour de la beauté un peu tarabiscotée l'a amené à être un défenseur ardent du «Modern style» préparé par Gustave Moreau et magnifié par Gallé, Lalique, Helleu, Boldini, Tiffany . . . Montesquiou sera de ce fait amené à devenir critique d'art et Marcel Proust l'appellera avec son goût des éloges un peu exagérés: «Un professeur de beauté».

Les rapports de Proust et de Montesquiou sont, du reste, fort amusants à suivre. Proust joue au disciple, à l'admirateur, mais un jour il dépassera le maître. En attendant, il fait partie des fêtes extraordinaires qu'organise

[1] Librairie Académique Perrin